

Mot du comité **La mythologie crépusculaire**

Mathieu Bélisle

Numéro 69, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85846ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bélisle, M. (2017). Mot du comité : la mythologie crépusculaire. *L'Inconvénient*, (69), 3–3.

LA MYTHOLOGIE CRÉPUSCULAIRE

Chaque époque revendique un certain nombre de valeurs qui exercent sur les esprits un ascendant puissant, si puissant, en fait, qu'aucune remise en question ni mise à l'épreuve des faits ne semble en mesure de briser leur empire ; comme si ces valeurs étaient investies d'une force irrésistible, égale à celle qui animait les divinités du monde ancien, comme si elles relevaient d'un ordre transcendant et composaient, dans le monde laïque et désenchanté qui est le nôtre, quelque chose comme une mythologie, avec ses héros et ses vilains, sa genèse et son eschatologie.

Notre époque, c'est l'évidence, a hérité d'une mythologie progressiste, édifiée par l'humanisme renaissant et l'idéalisme des Lumières, nourrie par les grandes espérances et l'attente des lendemains qui chantent, une mythologie dont la puissance de séduction est demeurée à peu près intacte en dépit de tous les revers qu'elle a essayés et de toutes les critiques qu'on lui a adressées. Ne demeurons-nous pas encore aujourd'hui intimement convaincus de la supériorité de notre époque sur toutes les autres, comme si, malgré les horreurs et les injustices dont l'humanité continue de se rendre coupable, nous ne pouvions cesser de croire que le monde actuel est nécessairement un peu meilleur que le monde passé ? Il faut toutefois reconnaître la récente montée en puissance d'une autre mythologie, concurrente féroce de la mythologie progressiste, une mythologie faite non pas de rêves et d'espoir en un monde meilleur, mais de cauchemars et de dystopies, qui entretient une fascination morbide pour la destruction, une hantise permanente de la catastrophe. Une telle mythologie a un nom, c'est la *mythologie crépusculaire*.

J'entends par mythologie crépusculaire un ensemble de discours dont la fonction essentielle est de formuler des diagnostics sur la condition de la culture, de la nation ou de la civilisation et qui, sous le couvert de la rationalité, élaborent en réalité une topique croyante nourrie par des affects. Une telle mythologie est dominée par la nostalgie, elle entretient le rêve plus ou moins défini d'un âge d'or perdu, d'un Éden dont l'humanité aurait été chassée. Pour elle, le meilleur n'est pas à venir, il est derrière nous, et il convient non pas d'accélérer la marche du monde, puisque cette marche le mène sur la voie de la perte, mais de la ralentir, voire d'en inverser le cours, au nom d'un désir de retour qui ne dit pas toujours son nom. La mythologie crépusculaire a ses adeptes, au même titre qu'une religion ou un mouvement d'avant-garde, elle a ses chantres et ses prophètes, qui servent les mises en garde les plus sévères, les prévisions les plus pessimistes, annonçant la fin de la littérature, de la France, voire de la civilisation occidentale. Les plus raffinés, partisans de l'ironie généralisée, considèrent que la fin a *déjà* eu lieu, qu'en vérité l'apocalypse est en train de se dérouler sous la forme d'une catastrophe silencieuse que seuls les esprits les plus aiguisés sont en mesure de percevoir, si bien que l'humanité ne peut plus rien faire d'autre que se parodier elle-même et les gens d'esprit se repaître, avec une sorte de perversité joyeuse, de ce monde risible de l'Après, en récupérant çà et là, sourire en coin et sans trop y croire, quelques-unes des pierres de l'édifice qui vient de s'écrouler.

Certes, la hantise du crépuscule n'est pas neuve. Elle est sans doute aussi ancienne que la civilisation elle-même, elle est l'un de

ses ingrédients essentiels, que les grandes religions, ce n'est pas un hasard, ont toutes pris soin d'intégrer dans leurs cosmogonies. Une telle hantise devient aiguë dans les périodes de crise, au point de conduire à des délires collectifs aux conséquences parfois dévastatrices, et elle s'atténue à mesure que la menace s'éloigne, que la crise se résorbe ou, plus banalement, que le temps passe et laisse voir que la situation n'était pas aussi grave qu'on croyait. La particularité de notre époque, s'il en est une, c'est de nourrir la hantise et les réflexes de défense alors que rien, ou presque rien, ne paraît les justifier, que les conditions *objectives* d'existence n'ont jamais été aussi favorables, que les conflits se raréfient et l'espérance de vie augmente, que le filet social assure tant bien que mal à chacun la possibilité de recevoir une éducation et de faire des projets, de mener une carrière et d'élever une famille, que la constitution des États garantit le respect des droits et libertés, bref que les raisons de sentir l'imminence du danger n'ont jamais été moins fortes. Il ne s'agit pas de peindre un tableau jovialiste du temps présent. Notre époque compte bien sûr son lot de malheurs et de menaces, sa part d'inconvénients, mais en comparaison des autres elle ne paraît pas souffrir particulièrement.

Le paradoxe de notre époque tient donc dans cette étrange contradiction : alors que toutes les conditions semblent réunies pour nous permettre de nous épanouir et de jouir de la vie, nous cultivons une fascination morbide pour l'apocalypse et la destruction, comme si nous avions besoin de maintenir coûte que coûte la menace, aussi fantasmagorique soit-elle. C'est pour répondre à une telle fascination que prospèrent les innombrables récits de survie dont nous nous abreuvons, ceux que nous retrouvons dans les films à grand déploiement (*The Revenant*, *The Hunger Games*) et les innombrables jeux vidéo construits sur le principe de la lutte hobbesienne de tous contre tous (le *survival mode*), dans les dystopies toujours plus nombreuses que nous contemplons comme autant de scénarios vraisemblables, et peut-être même imminents (*Soumission* de Houellebecq, la série *Black Mirror*, 1984 d'Orwell, récemment revenu au sommet des palmarès), dans l'actualité pétrie de catastrophisme inlassablement relayée par les réseaux d'information, dans la succession de plus en plus rapide des cycles économiques, où chaque récession fait son lot de victimes, dans la menace sourde que laissent planer les changements climatiques, et ainsi de suite. Ces récits nous invitent à nous considérer comme des individus en sursis, à qui il est permis de durer encore un peu, ils nous conviennent à vivre « en attendant » que tout s'écroule. Si elle prétend servir une noble cause, la mythologie crépusculaire contribue aussi – et peut-être surtout – à nourrir les instincts les plus primitifs, les désirs les plus inavouables, en permettant aux plus riches de se soustraire à leurs devoirs en se ménageant un abri (fiscal ou antinucléaire), en autorisant les intellectuels à se complaire dans les fantasmes de destruction plutôt que de travailler à l'élaboration *vivante* de la culture, en nous accordant tous le droit de mener notre existence comme une affaire privée, de nous dévouer cyniquement à la seule cause qui nous paraît digne d'être servie – la nôtre –, sans comprendre que nous nous condamnons ainsi à passer à côté de la vie.

Mathieu Bélisle